



UNE COLLECTION D'ÉPANOUISSEMENT INTÉRIEUR

Dirigée par Anne Ducrocq

On naît, on grandit, on vit, on prend des coups, on s'étonne. On esquivé, on mûrit, on guérit, on avance. Et parce que la vie est la vie et qu'elle nous veut du bien, on rencontre sur le chemin des livres de sagesse et d'épanouissement intérieur : on y apprend à respirer avec le cœur ; la vie s'y faufile, vaste et libre, toujours en train de commencer.

Car il ne suffit pas d'être né, il faut renaître à l'essentiel.

Des histoires personnelles aux expériences universelles, de la foi au combat spirituel, des épreuves à l'amour, des blessures à la fin de vie,

tout est à vivre.

A. D.

Écrivain belge de langue française, Colette Nys-Mazure est philologue de formation, professeur de lettres et conférencière. Auteur de nouvelles, de romans et d'essais, elle est avant tout poète. Elle a reçu de nombreux prix, notamment le prix Joachim du Bellay, qui lui a été remis en 2015 pour l'ensemble de son œuvre, ainsi que le prix Max-Pol Fouchet de poésie, pour le recueil *Le For intérieur*. Ses livres ont été traduits en plusieurs langues.

Colette Nys-Mazure

L'ENFANT NEUF

Points

ISBN 978-2-7578-6881-2

© Points, 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Bruno, Sylvie, François,
Florence et Claire,
qui n'ont pas connu leurs grands-parents.
Que cette évocation leur rende
un peu de leur présence.*

L'enfant est le père de l'homme.

WILLIAM WORDSWORTH

Cette nuit je me suis dit : c'est créer qui est vraiment difficile, c'est-à-dire atteindre cette couche anonyme d'où émanent des inspirations liées aux circonstances personnelles mais plus vastes que la personne. Cette couche profonde où est déposée non pas notre expérience d'individu, mais l'expérience de la vie, avec le monde et avec nous.

HENRI BAUCHAU,

Journal d'Antigone (1989-1997),

Actes Sud

Invitée à donner une conférence dans ma ville de naissance, j'ai eu la surprise d'y être accueillie par plusieurs personnes qui avaient connu mes parents et m'apportaient des témoignages – photo, lettre, récit – de cette relation ancienne. Ainsi donc, ce jeune couple, disparu en l'espace de quelques semaines, laissant trois petits de moins de sept ans, avait gravé dans les esprits et les sensibilités des traces durables ! J'ai été submergée par la marée des souvenirs, des sensations initiales ; j'ai inventorié, investigué, creusé la mémoire.

Les événements que je restitue, ce texte lentement – parfois durement – élaboré court le risque d'une forme qui déforme, non comme un mensonge plus ou moins complice, mais en vertu de la transmutation propre à l'art. Lorsqu'ils sont écrits, les mots lissent, polissent, polissent ce qui était brut, insupportable, inhumain. L'écriture tente de rendre lisible ce qui était indéchiffrable.

N'est-ce pas le « mentir vrai » ? Toute autobiographie deviendrait fiction. On écrirait pour maîtriser le chaos, retrouver visage humain alors que le malheur sans visage a défiguré le jour ? Pour féconder la terre brûlée à coup sûr. Tenter, par-delà les zones désertiques, de toucher la Terre promise, de faire sienne la conviction de Maître Eckhart, le mystique flamand : « C'est chaque jour le jour de la plus grande fête, le jour de la fête de l'existence de Dieu. »

L'ÎLE

Plus jamais nous n'aborderons
Aux rives de notre enfance ;
Parfum tenace au centre de notre être
De cette île abolie.

Grandes ombres nourricières
Des arbres où nous grimpons,
Gardez-vous votre fraîcheur bruisante
Au creux des étés brûlants ?

Alors le jour était plus long
De glisser entre nos doigts lisses,
Plus mystérieux
De s'ouvrir sur la nuit.

Les hautes herbes luisaient,
Douce à nos jambes nues.
Qui nous rendra le goût du vent
Et celui des groseilles gorgées de soleil
Sous nos dents ?

Nous étions ces petites bêtes chaudes,
Lovées dans la moiteur fraternelle,
Visages confondus
 Dans la même ardeur.

* * *

Hier
l'enfance
 appuyée à la terre sauvage,
 espace offert au ciel poreux.

Parfois
 parmi les algues du sommeil
ou le jour entre deux regards,
 le cœur s'y égare et s'y retrouve.

Mystérieusement
 fleurissent les arbres
loin du jardin où leurs racines
 n'en finissent pas de s'étreindre.

L'ÉPREUVE

Enfoui au cœur de l'enfance, le mystère des adultes : pressenti, parfois surpris, entre deux mots, deux portes. Soi, petite personne aux aguets, questionnant les échos d'un monde étranger, telle une île à laquelle il faudra aborder tôt ou tard. On voudrait comprendre, apprendre peut-être. Juste de quoi ne pas chavirer, échouer ; ne pas mourir au port comme ceux qui se suicident ou deviennent fous. On entend : « Il/elle n'a pas supporté l'épreuve. » Alors on se demande en tremblant dans le noir : « Moi, pourrais-je la porter ? »

L'ACCIDENT

Le matin ouvre les volets. Effluves de lait chaud dans l'escalier avec les bruits de tasses et de couverts entrechoqués. La voix de Maman : « Tu es prête ? » L'impératif : « À table ! » Descendre en finissant de fermer les boutons du lainage. Attendre le petit frère qui s'accroche encore à la rampe.

La cuisine est claire. Contre la fenêtre où s'appuient les larges feuilles de la vigne vierge déjà rouge, la table est dressée. La petite sœur est juchée sur sa chaise et Papa installe son fils à côté de la place encore vide de Maman. Papa et moi, nous nous faisons face. L'odeur de ferme imprègne sa veste de travail posée sur le dossier. Il est rasé de frais, il a le poil brillant et le regard chaudement posé sur moi. Maman se glisse entre nous : elle est en peignoir soyeux, elle s'habillera après notre départ, mais elle a passé un peigne

dans sa chevelure auburn – *auburn*, un mot que j'aime ; un mot à caresser ce soir en m'endormant ; elle se penche vers le petit frère amoureux d'elle.

Matin d'octobre pareil à tant d'autres matins. Qui devinerait que c'est le dernier ? Que chaque geste, chaque regard deviendra unique dans la mémoire avide de fixer ce moment-là, ce temps d'avant ? Les paroles ordinaires circulent innocemment :

– Finis ta tasse. Regarde ! Il reste un peu de chocolat dans le fond.

Un coup de sonnette déclenche le branle-bas :

– Dépêchez-vous, Rolande est là. Vos vestes, vos écharpes, vos cartables.

Ils sont rangés dans le couloir. On ouvre la porte ; la voisine sur le seuil :

– Je suis un peu en avance.

Rolande aide à enfiler le manteau du gamin, dont elle portera le cartable dès le coin de la rue. Quand Maman, la petite sœur dans les bras, ferme la porte derrière nous, Papa fait démarrer la voiture dans la cour. Il débouchera à temps pour nous offrir un sourire à lui, un signe de la main. Il est vétérinaire. Un métier « de père en fils » dont je suis fière. Mon papa.

Dernier matin et personne ne le sait. Personne ne hurle : « Arrêtez ! Vous n'entendez pas la menace ?

